



La revue pour l'histoire du CNRS

20 | 2008

Aventures et recherches aux pôles

L'ethnographie en « zone interdite »

Boris Chichlo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/6192>

DOI : 10.4000/histoire-cnrs.6192

ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 3 avril 2008

ISBN : 978-2-271-06562-9

ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Boris Chichlo, « L'ethnographie en « zone interdite » », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 20 | 2008, mis en ligne le 03 avril 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/6192> ; DOI : 10.4000/histoire-cnrs.6192

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Comité pour l'histoire du CNRS

L'ethnographie en « zone interdite »

Boris Chichlo

- 1 Le 12 juillet 1976, me trouvant à l'aéroport d'Anadyr dans l'attente d'une correspondance pour le nord de la Tchoukotka, je décidai d'aller visiter la ville. Celle-ci se trouvant au-delà d'un golfe, je dus prendre un bateau- navette et en profitai pour faire quelques photos au moment d'approcher. À peine descendu sur le quai, je fus immédiatement abordé par un homme en veston de cuir qui se présenta comme étant un agent du KGB, me demanda mes documents et me lança abruptement : « *Pour quelle raison prenez-vous ces photos ?* » Je lui tendis mon passeport avec cette attestation officielle : « *L'université de Leningrad confie à Boris P. Chichlo, professeur au Département d'ethnographie et d'anthropologie, une mission scientifique dans le district national de Tchoukotka. Le but de cette mission est d'étudier la culture traditionnelle de la population locale, son histoire, son évolution et sa situation actuelle. Nous demandons aux organisations du Parti, des Soviets et de l'État d'offrir tout leur appui pour que soit accomplie cette importante mission scientifique.* » Je précisai donc que lesdites photos devaient faire partie de mon rapport sur la mission dès mon retour à Leningrad. « *Bon, finit par dire mon enquêteur, je vous laisse partir cette fois, mais sachez néanmoins qu'il est interdit de prendre ce genre de clichés panoramiques.* »



Chasse au morse, le 13 août 1976 dans le détroit de Behring. Elle a duré douze heures. Son moment décisif : le lancement du harpon. © Boris Chichlo

- 2 Après trois jours passés à attendre, cloué sur le sol glacé de l'aéroport, j'entendis enfin le bruit d'un IL-14 qui, émergeant dans le ciel gris de la Tchoukotka, nous redonna, à mes trois étudiants et à moi-même, l'espoir de pouvoir accomplir la dernière étape de notre long voyage. À ma grande surprise, ce fut un avion cargo. Prenant place sur un banc métallique fixé le long d'une paroi, j'eus l'impression de faire partie d'une troupe de débarquement. Cette impression fut immédiatement justifiée par l'apparition de deux jeunes soldats armés : « *Bonjour, citoyens passagers, préparez vos documents pour une inspection !* » Nous sortîmes nos passeports et les autorisations nécessaires pour nous rendre dans cette zone particulière de l'URSS. Nous savions bien, tout comme sans doute les soldats, que sans ces papiers, jamais il ne nous aurait été possible ni d'acheter nos billets, ni même d'arriver jusqu'à Anadyr. Mais qu'importe : il nous fallut une fois de plus faire vérifier ces documents. Quand deux heures plus tard nous atterrîmes à Lavrentiya, centre d'un des huit arrondissement de la Tchoukotka, la scène se reproduisit : deux soldats armés montèrent dans l'avion et prononcèrent la même phrase rituelle. Après avoir attentivement étudié nos passeports, le soldat le plus âgé les mit dans sa poche et m'enjoignit d'aller, dès le lendemain, rendre visite au chef des garde-frontières. Je demeurai un peu inquiet devant tant de mystère...



Un grand-père, ancien éleveur de rennes, avec son petit-fils devant sa demeure à Lorino où les maisons des autochtones étaient, pour la plupart, délabrées et insalubres. © Boris Chichlo

- 3 Le lendemain, je fis donc la connaissance d'un jeune lieutenant. Il me demanda si je possédais la permission de travailler dans ce district et m'interrogea sur la raison de ma venue. Je lui montrai l'attestation officielle signée par le recteur de l'université et que j'avais toujours à portée de main. Puis, je lui précisai qu'un autre document, délivré par le bureau du KGB de Leningrad et nous autorisant à nous déplacer sur tout le territoire de la Tchoukotka se trouvait dans mon passeport. « *Oui, je l'ai vu, répliqua-t-il, mais les noms de villages que vous voulez visiter ne figurent pas dans ce document.* » J'essayai de lui faire comprendre que si son institution supérieure nous avait délivré cette autorisation, cela nous donnait logiquement le droit de travailler dans l'ensemble des villages de ce district. Mais en vain : nous fûmes donc assignés à résidence à Lavrentiya, et sans possibilité de rejoindre Lorino, petit village qui, sur le plan ethnographique, nous intéressait davantage que la grosse bourgade où nous nous trouvions, peuplée à 90 % de Russes venus dans ce bout du monde soviétique pour profiter des salaires alléchants.
- 4 En attendant la réponse au télégramme que j'envoyai à l'université de Leningrad, force nous fut de trouver un abri : celui que l'administration locale mit à notre disposition était un baraquement délabré et malodorant qui, à en croire l'inscription collée sur un mur branlant, était un « foyer de travailleurs ». En lisant les pages du journal local *Zarja kommunisma* (*L'aube du communisme*) nous apprîmes que notre demeure de fortune avait déjà été qualifiée d'insalubre, indigne du nom de « foyer », et qu'elle aurait dû être remplacée depuis longtemps par une nouvelle construction.
- 5 Finalement, quelques jours plus tard, nous reçûmes l'autorisation de gagner Lorino, et nous partîmes à bord d'une chenillette remplie de marchandises, qui laissait juste assez de place pour des passagers. Le véhicule, aux allures de char de guerre, et seul moyen de transport terrestre, mit quatre heures pour parcourir quarante kilomètres. Je me souviens encore des dégâts laissés par cet engin lourd sur la fragile toundra marécageuse. Le véhicule pataugeait dans la boue noire et, tout au long de l'itinéraire, nous pûmes voir les profondes ornières remplies d'eau résultant de l'effondrement du sol, conséquence de ses passages dévastateurs. Pour pouvoir continuer, le conducteur fut à plusieurs reprises obligé de se frayer une voie nouvelle sur la toundra vierge, nous offrant le spectacle

désolant de ses chenillettes arrachant la maigre couche de végétation, un peu comme si elles dépouillaient la terre de sa peau protectrice, exposant le permafrost à une implacable érosion : c'est ainsi que, progressivement, se produit la destruction de la toundra dans le temps et dans l'espace.

- 6 Lorino, terme de notre traversée, était une bourgade édiflée sur la rive haute du détroit de Béring où, par suite d'une politique de regroupement des populations, se trouvaient entassés les anciens habitants de tous les villages des alentours définitivement fermés.
- 7 Quand nous y séjournâmes, Lorino comptait un peu plus de 1 000 personnes, dont 800 Tchouktches, 40 Esquimaux, tout le reste étant composé de « migrants » venus des diverses parties du pays et occupant tous les emplois publics (enseignement, commerce, médecine, administration). Peu avant notre arrivée, le kolkhoze local venait d'être transformé en sovkhoe, avec un directeur non plus élu mais simplement « nommé » d'en haut. En l'occurrence, c'était un Ukrainien, Vladimir Pilipienko qui dirigeait, désormais cette petite « entreprise » de chasseurs de mammifères marins et de renniculteurs. Je fis sa connaissance le lendemain de notre arrivée, au cours d'une réunion des « ouvriers » du sovkhoe consacrée au bilan de l'activité des six mois écoulés. Le rapporteur était le chef de la section locale du Parti. Je retrouvai ces deux importantes personnalités le soir même, en présence du capitaine d'un navire marchand, celui-là même qui était venu approvisionner le village, profitant de la brève saison annuelle propice à la navigation. Une bouteille de gin anglais et quelques canettes de bière japonaise suffirent pour animer la rencontre et faire rouler la conversation sur les problèmes des villages côtiers et leurs habitants. Le capitaine me prit à partie : *« Que venez-vous me raconter sur ces autochtones ? Pourquoi les plaignez-vous ? Qu'ils crèvent tous ! Voyez un peu : pendant la deuxième guerre, on a tué soixante-dix millions de gens, et vous venez ici pour vous apitoyer sur le sort de quelques milliers de personnes ! Récemment, il est venu ici des anthropologues de Moscou pour les étudier, mesurer leur taille, leur tête, décrire la couleur de leurs yeux ou de leurs cheveux, etc. Selon eux, tous ces gens-là vont finir par disparaître complètement. Il faut dire qu'ils sont complètement dégénérés. »* Le directeur du sovkhoe enchaîna : *« Bien sûr qu'ils sont dégénérés ! Regardez ce qui se passe sous leurs tentes : le frère couche avec sa sœur, le père avec sa fille. Pas étonnant qu'après, leurs enfants soient débiles. Tu es bien d'accord avec moi, Averitchev, non ? »*

Averitchev, le chef du Parti, ne répondit rien. J'eus mal pour lui : je savais, en effet, que sa femme était tchouktche.



Les anciens des villages côtiers passent une partie de leurs journées près de la mer, à guetter le retour des chasseurs. Pour un ethnologue, c'est une bonne occasion d'engager une conversation intéressante. © Boris Chichlo

- 8 Grâce aux bonnes relations que je nouai avec les membres de la direction du sovkhoe, j'obtins l'autorisation de me rendre en leur compagnie dans un autre petit village, Nouniamo, récemment condamné à être définitivement fermé et vidé de ses habitants. Nous y arrivâmes en même temps qu'une Commission du soviet régional chargée d'expliquer à la population ses nouvelles perspectives de vie : « *Maintenir un si petit village coûte cher à l'État. C'est pourquoi il est nécessaire de vous regrouper, vous, ses habitants, dans des agglomérations plus importantes. Là vous trouverez de bien meilleures conditions d'existence.* » J'assistai aux tractations qui s'engagèrent avec les chefs des familles déjà sélectionnées pour un futur relogement à Lorino ou Lavrentiya. Elles furent âpres et laborieuses : aucun d'eux, en effet, n'était disposé à partir. La Commission et la Direction du sovkhoe s'en retournèrent le soir même, avant que ne se lève la tempête en mer. Pour ma part, je décidai de rester sur place.
- 9 La tempête qui se déchaîna dura plusieurs jours. Après quoi vint le brouillard qui engloutit le village. Je dus attendre le bateau deux semaines durant, ce qui me permit de nouer des contacts amicaux avec plusieurs familles.
- 10 Un lendemain de « samedi ivre » (ce jour où tous les villageois n'ont qu'une idée en tête : se précipiter à l'épicerie pour acheter de l'alcool), je vis venir vers moi Toulouna, le chef de la communauté eskimo, un homme robuste de 54 ans aux longs cheveux et au large visage buriné. Il me tint un discours interminable et incohérent, passant sans cesse d'un sujet à l'autre : « *Moi, je suis Toulouna, chef de brigade, communiste, inscrit au Parti depuis 1939. Je travaille comme mécanicien. Je sais tout faire et je comprends tout. Tu as vu ma femme ? Elle a deux ans de plus que moi. On a treize enfants : dix sont morts, ils nous en reste trois. Deux fois on a eu des jumeaux, et ils sont tous morts sur l'île Ratmanov. Ma femme comprend l'américain. Mon grand-père était un koulak, il était riche. Il possédait même un bateau à moteur américain. Je représente le Comité de la Sécurité d'État [le KGB]. Je respecte la loi. Moi même je suis allé à Nome, et là-bas j'ai tout vu. Les magasins sont immenses. Mais les Eskimos d'Amérique vivent mal.*

Khrouchtchev, tu connais ? Ce qu'il a fait, ce n'est vraiment pas bien du tout. Aussi, les Eskimos, nous sommes tous pour Staline. Oui, les Eskimos, les Russes, nous aimons tous Staline. Ici, parmi nous, il y a des contrebandiers, des fascistes. Récemment, nous en avons démasqué un. C'est qu'il faut savoir y faire... faut savoir y aller doucement. Et Dzierjinski : ça aussi c'était un homme ! Nous sommes tchékistes... La Tchoukotka, qu'est-ce que c'est au juste ? Eh bien, c'est une zone interdite »

- 11 Que la Tchoukotka fut une zone interdite, je l'avais compris dès mon arrivée à l'aéroport d'Anadyr. Mais le discours embrouillé de Toulouna me fournit bien d'autres précisions sur ce point, et c'est bien plus tard que je compris la portée de certains détails de son monologue incohérent. Originaire du petit village tchouktche de Nouniamo, Toulouna avait également vécu sur l'île Ratmanov (ou Grande Diomède) où il avait connu sa femme, appartenant au groupe des Eskimos américains. C'était au temps où les contacts et les échanges entre les autochtones des deux continents étaient libres et permanents. En 1941, quand débuta la guerre, on vit arriver sur l'île le premier contingent de gardes-frontières qui enrôlèrent dans leurs rangs les Eskimos – sujets soviétiques –, avec pour mission de protéger leur toute nouvelle patrie, la jeune URSS. Toulouna fut très probablement l'un d'eux. Tout le temps que dura le conflit, les relations entre les deux continents demeurèrent celles de deux alliés. Les autochtones des deux pays continuèrent donc à visiter les villages situés sur les deux rives du détroit de Béring, cette aire géographique qui, depuis des temps immémoriaux, constituait, en fait, leur « patrie » véritable. Mais la guerre froide mit bientôt fin à ces contacts millénaires.



L'arrivée d'un ensemble de danseurs est l'occasion, pour tous les villageois, et malgré le temps maussade, de se réunir autour d'une scène improvisée. Une danse yuit est exécutée sous le portrait de Lénine et un slogan du parti qui incite des « travailleurs » du sovkhose à intensifier leur production.
© Boris Chichlo

- 12 Tout commença le 5 novembre 1947 quand Mikhaïl Souslov – principal idéologue du Kremlin –, fut alerté par un courrier des autorités locales de Tchoukotka sur le fait que les Eskimos soviétiques et américains continuaient à se rendre visite en toute liberté. Comme preuve, on lui communiquait la copie d'une lettre adressée au directeur du sovkhose local par un habitant du village de Tchaplino. Il y était fait mention d'une récente visite de la communauté eskimo du village sur l'île Saint-Laurent (Alaska), de l'accueil reçu, du bien-être matériel et du niveau de vie impressionnant constatés. Naïvement, cet Eskimo demandait aux autorités leur aide pour organiser une réception identique et, en particulier, pour améliorer les conditions matérielles des habitants du village. La réponse fut toute autre que celle escomptée et cette initiative malheureuse déclencha toute une série de mesures draconiennes : ordre fut donné de renforcer la vigilance aux frontières, d'accroître l'emprise du NKVD [le KGB de l'époque] et de fermer les villages côtiers.

Tchaplino fut donc très rapidement déménagé à l'intérieur des terres et rebaptisé « Novoïé (nouveau) Tchaplino ». Ensuite vint le tour de Naoukan, village natal de Toulouna, puis, durant cet été 1976, celui de Nouniamo, où je venais de séjourner et dont le sort venait de se décider sous mes yeux...

- 13 Revenu à Lorino quelques jours après avoir assisté à ce désolant spectacle, j'appris par la Voix de l'Amérique – station radio paradoxalement mieux captée sur place que la voix de Radio Moscou –, que les Eskimos des USA, du Canada et du Groenland avaient décidé de créer leur propre organisation dans le but de faire connaître au reste du monde leurs problèmes et préoccupations. Leurs « parents » d'URSS étaient, bien sûr, cordialement et officiellement conviés à se joindre au mouvement.
- 14 Mais l'heure n'était pas encore venue pour eux de faire entendre leur voix. Et les scientifiques qui auraient pu être leurs porte-parole durent faire preuve encore longtemps de prudence et de circonspection : des gens comme Toulouna – auxiliaires zélés du régime et complètement déformés par lui –, ne leur rendaient pas la tâche facile, et la méfiance, dans cette zone sensible et interdite, était de mise à tout instant.



Le tout-terrain, véhicule typique de l'époque, prêt à partir dans la toundra. © Boris Chichlo

- 15 Il fallut attendre le 23 juillet 1989 pour qu'à l'*Inuit Circumpolar Conference*, réunie au Groenland pour sa cinquième session, le siège jusqu'alors vacant de la délégation des Eskimos soviétiques se trouve enfin occupé : « *The circle is now complete* », proclama avec soulagement Arqaluq, son président d'alors. Je revins en Tchoukotka en 1991. Cette fois, pour diriger la première expédition anthropologique internationale dont faisait partie un Inouk du Groenland, Igmarr Egede, lui-même membre de la ICC. L'URSS était à la veille d'éclater et les conditions de vie sur place s'étaient nettement dégradées.
- 16 En revanche, les esprits s'étaient libérés. Les rapports cordiaux que je constatai et qui se doublaient de discussions ouvertes et sincères m'impressionnèrent favorablement. Il semblait alors qu'un nouveau type de relations allait pouvoir se mettre en place, pour une vraie collaboration profitable à toute la science et, avant tout, aux autochtones eux-mêmes. Mais depuis le 31 mars 2000, la Tchoukotka est redevenue, comme à l'époque soviétique, « une zone interdite ». Désormais, pour s'y rendre, les étrangers aussi bien que les citoyens de Russie, doivent à nouveau recevoir l'autorisation du FSB (ancien KGB).

BIBLIOGRAPHIE

- Chichlo B. « Les Nevuqaghmiit ou la fin d'une ethnie », *Études/Inuit/Studies*, vol. 5, n° 1. Québec, 1981, pp. 29-47.
- Chichlo B. « La Tchoukotka : une autre civilisation obligatoire. Quelques observations sur le terrain », *Objets et monde*, t. 25 (34). Paris, 1988, pp. 149-158.
- Chichlo B. (sous la dir.). *Les peuples du Kamtchatka et de la Tchoukotka. Sibérie III*, Institut d'études slaves. Paris, 1993.
- Krupnik I., Krutak L. (comps). Akuzilleput Igaqullghet (Our Words Put to Papers). Sourcebook in St. Lawrence Island Yupik Heritage and History. *Arctic Studies Center*, Smithsonian Institution. Washington D.C. and Nom AK, 2000.
- Rasmussen L. T. « Completing the circle: the ICC and the Soviet Eskimos ». In Chichlo B. (sous la dir.) *Peuples autochtones. Questions sibériens*. Bulletin N°1, Institut d'études slaves. Paris, 1990, pp. 83-86.
- Vakhtin N. *Native Peoples of the Russian Far North*. Minority Rights Group Publication, London, 1992.

RÉSUMÉS

Pendant toute sa carrière, Boris Chichlo a observé le mode de vie des nomades de Sibérie, essayé de comprendre les modifications d'ordre démographique et culturel de cette mosaïque ethnique complexe. Le tout dans les conditions typiques de la guerre froide... Témoignage.

During his career, Boris Chichlo had been observing the Siberian nomadic way of life and tried to better understand the demographical and cultural changes of this complex population. The whole action takes place during the Cold War...

AUTEUR

BORIS CHICHLO

Boris Chichlo est chargé de recherche au CNRS et spécialiste des peuples de Sibérie. Depuis 1970, il a dirigé de nombreuses missions et expéditions en Yakoutie, Tchoukotka, Kamtchatka, et dans les régions sibériennes.